Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1954)
Heft: 2

Artikel: La signification du temps dans l'Ancien Testament
Autor: Martin-Achard, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380611

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SIGNIFICATION DU TEMPS DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Le problème du temps est l'un des problèmes les plus passionnants et les plus importants qui se posent à la pensée moderne ; il intéresse aussi bien les philosophes, les physiciens, les historiens que les théologiens. Parmi ces derniers, il suffit de nommer le professeur O. Cullmann et le retentissement qu'a eu son ouvrage *Christ et le temps* (Neuchâtel-Paris, 1947).

Pour comprendre la signification du temps biblique, il est indispensable de remonter à la conception hébraïque du temps, dont le professeur G. Pidoux a montré ici même, dans un article paru en 1952, la complexité. Récemment, divers travaux consacrés à cette question ont été publiés ; ils s'appuient presque sans exception sur l'ouvrage déjà ancien, mais qui reste capital de C. von Orelli : *Die hebraïschen Synonyma der Zeit und Ewigkeit* (Leipzig, 1871). Joh. Schmidt, théologien catholique, a écrit une étude importante en 1940 sur la notion d'éternité dans l'A. T. : *Der Ewigkeitsbegriff im A. T.* (Alt. Abhandlungen 13/5, Münster i. W., 184 p.). Le plan de cet ouvrage révèle déjà que son auteur est plus dogmaticien qu'historien : l'éternité est examinée successivement dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, avec l'eschatologie. Le contenu de ce travail confirme notre première impression ; certes, J. Schmidt passe en revue avec soin les diverses expressions qui désignent dans l'A. T. l'éternité ; il cite d'innombrables textes où il en est question, il souligne qu'elle peut simplement avoir le sens de durée, de continuité, mais il ne rattache pas suffisamment les passages qu'il étudie à leur contexte historique, littéraire et théologique, il insiste, sans le fonder suffisamment, sur le caractère intemporel de l'éternité quand elle est liée au Dieu d'Israël ; il nous semble parler alors davantage en philosophe catholique qu'en exégète de l'A. T.

C'est précisément un travers dans lequel ne tombe pas E. Jenni, actuellement lecteur à Bâle, dans une dissertation toute récente sur un des termes qui sert à désigner l'éternité : *Das Wort ʿŌLĀM im A. T.* (Berlin, 1953, 87 p.). L'auteur étudie très minutieusement tous les cas où ce terme est employé, d'abord en dehors de l'A. T., en particulier dans les textes ugaritiens, cananéens et araméens, puis dans l'Ecriture. ʿŌLĀM, selon E. Jenni, doit être rapproché d'un mot acadien « ullu », son étymologie suggère l'idée d'éloignement, il

est utilisé pour exprimer le temps le plus lointain, dans le passé (Urzeit, Vorzeit) comme dans l'avenir (Endzeit), le temps qui se poursuit indéfiniment, le temps sans fin ; employé comme adverbe il peut signifier « toujours ».

'ŌLĀM, l'enquête rigoureuse de Jenni en témoigne, garde dans tout l'A. T. un sens temporel, ce n'est qu'avec l'ère chrétienne, dans les textes pseudépigraphes et rabbiniques, qu'il prend une qualification spatiale et qu'il désigne le monde, l'éon, la période de temps. (Cf. H. Sasse dans le *Theol. Wörterbuch zum N. T.*, 1/199 ss. et 3/881 ss.) De plus, ce terme n'a pas la nuance métaphysique que nous sommes tentés de lui attribuer, il signifie surtout la continuité, l'*invariabilité* ; ainsi même dans Gen. 31/33 où il est question d'un Dieu 'ŌLĀM, il s'agit du Dieu qui ne change pas, qui ne varie pas, et dans le Deutéroésaïe, 'ŌLĀM souligne la fidélité du Dieu d'Israël et non son éternité au sens absolu. Quand il est utilisé dans les psaumes ou dans l'expression « que le roi vive à jamais », il est avant tout question d'un état ou d'une vie sans fin, c'est-à-dire sans limite, sans obstacle.

Bref, E. Jenni se refuse à verser un contenu philosophique dans ce mot hébreu, il mène son étude en philologue et en exégète avisé et si son travail n'épuise certes pas le problème du temps, il en constitue un fondement solide.

C'est surtout en théologien que W. Vollborn aborde cette question dans *Studien zum Zeitverständnis des A. T.* (Göttingen, 1951, 275 p., microcopie). L'auteur commence, comme ses prédécesseurs, par examiner les diverses expressions utilisées à propos du temps. Il en conclut que l'A. T. n'a pas de concept abstrait pour définir le temps. L'Hébreu ne réfléchit pas à son sujet, il le voit, le temps lui est donné dans un événement, il est lié à un cadre naturel et historique, il est toujours *concret*. Il y a un temps pour chaque chose et même l'eschatologie n'a de sens qu'en vertu de son contenu. L'éternité elle-même, dans la mesure où elle ne s'applique pas à Dieu, est événement, un événement qui n'a pas de fin ou dont la fin échappe à la vue de l'homme. ('ŌLĀM dériverait, selon M. Vollborn, d'un radical exprimant l'idée de couvrir, cacher, d'où ce qui est caché, ce qui n'est plus perceptible, ce qu'on ne voit pas ou à peine.)

Vollborn constate, dans une seconde partie, que la pensée hébraïque tend à *actualiser* l'événement ; le passé comme l'avenir sont ramenés au présent. L'A. T. ne voit pas les événements dans leur suite chronologique, comme s'ils se succédaient sur une ligne continue, il ne mesure pas, par les distances qui les séparent, le passé, le présent et le futur, il les voit ensemble. C'est ainsi que l'élection d'Israël, la sortie d'Egypte ne sont pas des faits du passé, mais du

présent, chaque génération participe directement à ces événements, elle est la génération mosaïque, comme le montre particulièrement le livre du Deutéronome, ainsi que le professeur G. von Rad l'a souligné. Les grands faits de l'histoire du peuple de Dieu ne sont pas considérés objectivement, par rapport à leur place respective, mais subjectivement, par rapport à la génération présente. C'est ainsi également que l'avenir est déjà un fait actuel, comme l'indiquent les prophètes, par leurs paroles et leurs actions symboliques, comme en témoigne cette forme caractéristique du verbe hébreu qui est appelée « le parfait prophétique ». Passé et avenir sont ainsi actualisés, présents dans l'instant qui est en train d'être vécu, et qui prend une importance décisive : c'est ici et maintenant, dans le moment présent, que se joue toute la destinée du peuple élu et le sort de l'individu.

Vollborn veut alors montrer dans une troisième partie que cette compréhension du temps signifie en réalité sa *suppression*. K. Galling estimait, à propos du temps chez les prophètes, qu'il fallait parler de *contraction* : le passé et l'avenir sont en quelque sorte concentrés dans le présent. Vollborn pense que l'actualisation de l'événement passé ou futur équivaut à l'abolition du temps, et il explique ce phénomène en soutenant que l'A. T. voit le temps du point de vue de Dieu. En effet, s'il faut en croire des textes comme Ps. 90 : 4, Zach. 14 : 6 s., etc., le temps de Dieu ou l'éternité signifie la fin de nos temps humains. « Là où est Dieu, écrit-il, il n'y a plus de temps » (p. 266).

On peut se demander si une pareille conclusion s'impose ; faut-il opposer ainsi l'éternité divine au temps humain, la première est-elle forcément intemporelle ? Vollborn ne parle-t-il pas ici au nom d'un a priori métaphysique plutôt qu'au nom de la théologie biblique ? Ne pourrait-on pas prétendre au contraire que le temps de Dieu, loin de supprimer notre temps, le fonde, le rétablit, et même le garantit ? N'est-ce pas du moins ce que semble indiquer Ex. 3 : 14, le titre même de Jahvé et le caractère historique de la Révélation biblique ?

Quoi qu'il en soit de cette conclusion, ce travail important, malheureusement difficilement accessible puisqu'il n'a pas été imprimé, souligne de façon heureuse quelques caractéristiques du temps, selon l'A. T.

Vollborn critique la conception linéaire du temps défendue par O. Cullmann dans son *Christ et le temps*. C'est aussi ce que fait un théologien norvégien, Th. Boman dans les pages qu'il consacre à cette question dans son ouvrage : *Das hebräische Denken im Vergleich mit dem Griechischen* (Göttingen, 1952, p. 104-132). Le temps n'est ni linéaire, ni cyclique, il est « rythmique », c'est-à-dire il a des

rythmes particuliers ; on pourrait aussi parler de durées, au sens bergsonien, ou de tonalités différentes. Le temps, en effet, s'identifie à son contenu, il est défini par la qualité et non par la quantité, il n'est pas observé du dehors, il est vécu du dedans, il n'a pas de sens en soi, il n'en prend que par rapport au sujet qui l'appréhende concrètement. Th. Boman, on le voit, se trouve sur bien des points d'accord avec les thèses de W. Vollborn.

Pour être complet, il faudrait sans doute citer encore bien des pages, en particulier certaines théologies de l'A. T., où il peut être question de la conception hébraïque du temps ; nous nous bornerons cependant à attirer l'attention sur l'ouvrage d'un philosophe français : Cl. Tresmontant, *Essai sur la pensée hébraïque* (Paris, 1953, 169 p.), dans lequel l'auteur compare, avec beaucoup de talent, la pensée grecque, plus particulièrement néoplatonicienne à la pensée biblique et à certains aspects de la philosophie de Bergson. Si le temps est, pour le Grec, dégradation, écoulement, chute, il est pour l'Hébreu, maturation, invention, enrichissement, création. L'éternité n'est pas absence du temps, comme dans la conception hellénique, elle coexiste avec un temps qui est genèse perpétuelle. « Dans la métaphysique biblique, Dieu crée gratuitement. Le temps, c'est la création en train de se faire, l'éternité, c'est le point de vue du créateur, leur coexistence c'est celle de l'action créatrice de Dieu et de sa suffisance, c'est le paradoxe de la gratuité de la création » (p. 42).

Si nous essayons de conclure, nous dirons que si le problème du temps biblique n'est pas résolu par les divers travaux que nous avons mentionnés, le résultat de ces recherches est loin d'être négligeable. Il nous semble d'abord établi que les Hébreux n'ont pas une conception abstraite du temps, le temps leur est donné dans l'événement qui prend sa place dans la nature et dans l'histoire, il est toujours saisi par un sujet qui le vit dans le présent. Il nous paraît ensuite qu'il faut éviter de définir l'éternité en termes métaphysiques et de l'opposer radicalement au temps. Celui-ci n'est pas un mal en soi et celle-là ne consiste pas dans l'intemporalité. L'éternité, selon l'Ecriture, semble plutôt fonder, maintenir et racheter sans cesse le temps. Entre l'un et l'autre, les relations ne sont pas à priori négatives. Enfin, la conception d'un temps biblique qui serait avant tout linéaire nous paraît contestée par les diverses études que nous avons citées : le temps n'est pas essentiellement une ligne et l'éternité une ligne qui se poursuit indéfiniment ; il est surtout rythme, durée, il a des « accents » différents, il ne peut être fixé objectivement sur une droite, il est vécu, subjectivement, hic et nunc.

ROBERT MARTIN-ACHARD.